

Cécile Guivarch – Sans Abuelo Petite. Couverture de Jérôme Pergolesi. Préface Luce Guilbaud. Les Carnets du Dessert de Lune, 2017. ISBN 9782930607979. 12 €

Cécile Guivarch est née près de Rouen en 1976 d'une mère d'origine espagnole et d'un père normand. Partagée entre la langue française et le castillan, la poète ne cesse d'éclairer les zones d'ombres qui la hantent. Depuis *Terre à ciels*, son premier livre, une douzaine de titres ont paru à ce jour. Après *Coups portés* (Publie.net), *René, en elle* (Editions Henry) ou encore *Un peu d'herbes et des bruits d'amour* (L'Arbre à paroles) elle creuse avec avidité et détermination son territoire généalogique.

Mêlant sur une même page proses et poèmes séparés par le blanc tel un espace mesurant l'éloignement et l'oubli, Cécile Guivarch questionne dans ce nouveau livre l'histoire d'un aïeul exilé. Après les tout premiers feuillets, un texte en prose donne voix à l'enfant qu'elle fut à 9 ans :

« *Ma mère parle. Elle raconte les histoires de son enfance. Ou celle de sa grand-mère et de son arrière-grand-mère aussi. Elle dit. Elle transmet. Mémoire de l'une à l'autre. Des unes aux autres. J'écoute.* ».

La mémoire qui déroule son récit prend largement ses sources à cette époque-là. Le livre résonne de voix multiples qui tentent dans leurs échos d'éclairer le canevas familial et intime.

La poésie de Cécile Guivarch est nourrie par la mémoire et l'invention. Elle procède de remémorations et de la re-création qui s'ensuit.

« *Si j'écris par bribes cela s'accroche au fur et à mesure. L'histoire ne vient pas d'un seul morceau mais par petites touches...* ».

Comme dans ses livres précédents, elle montre une empathie profonde à l'égard des oubliés emportés par l'histoire et l'exil contraint.

« *Même les oiseaux se taisaient. / Les uns les bouches pleines de terre, / disparaissaient dans de grandes fosses. / Les autres ne pouvaient pas rester. / ...* ».

Il est question ici du grand-père parti pour Cuba comme tant d'espagnols à la fin de la Guerre civile. L'auteure s'approche au plus près de cet *Abuelo*, ce grand père putatif, dont elle apprendra de sa mère le récit véritable. L'approcher au plus près en imaginant son périple jusqu'à sa nouvelle terre, évoquer ses douleurs, ses peines et ses regrets : c'est la façon de Cécile Guivarch de montrer son affection et sa fidélité au grand-père. Elle puise dans ses souvenirs et dans ceux de sa mère la matière qui édifiera sa propre mémoire du pays perdu et de cet exilé, *Abuelo* exhumé dans la longue correspondance qu'il échangea avec la grand-mère de l'auteure.

« *... / Alors tu poses les mains sur la table, tu écris. / Des centaines de lettres. / Tu lui dis que tu l'aimes que tu ne l'as pas oubliée. / ...* »

Elle y trouve ce qui remue profondément son être, cet amour vécu dans la séparation à des miles marins de distance.

« *Ma grand-mère t'a aimé sa vie entière. / Tu te vois encore lui dire au revoir. / Les yeux ne se regardaient pas. / Les larmes ne pouvaient pas venir. / ...* »

Avec les souvenirs de l'enfant qui a une compréhension très littérale de ce qu'elle entend, tout autant sinon plus que l'histoire des siens, c'est aussi une distorsion de la réalité qui surgit comme une équivoque. La langue est ici au cœur de la saga familiale.

« *Une barrière de langue. Nous ne vivons pas sur la même bande de terre. Mais nous sommes de la même lignée.* ».

Pour Cécile Guivarch, la langue première est celle reçue de la mère. Elle est transmise par le corps vibrant de la voix maternelle et demeure par atavisme dans l'être toute la vie.

« *L'autre langue est la plus ancienne. Elle remue dans les veines depuis longtemps avant la naissance, nourrie par le cordon ombilical.* ».

L'écriture travaille aussi la disparition. Celle des corps dans la mort, des enfants dans l'exil, de la langue dans l'oubli.

« *Les mères ne savaient pas leurs enfants disparus. / Elles continuaient de les chercher les nuits de pleines lunes. / Elles attendaient des années après. / Les lettres s'égarèrent, personne ne les écrivait. / ...* » .

Mais Cécile Guivarch ne cède pas à la désillusion et recherche des lieux et des liens perdus qui prouveraient que tout demeure vivant dans la mémoire. C'est aussi le deuil qui est présent dans ce livre, celui d'un grand-père perdu dans un récit familial revu à l'aune de la réalité.

Avec *Sans Abuelo Petite*, Cécile Guivarch continue d'éclairer sa généalogie, comme levant un voile sur ce qui était encore dans la brume. Riche des souvenirs de l'enfant, l'adulte démêle son histoire, ses zones d'ombre et de lumière.

© **Hervé Martin d'Igny in revue Europe – N°1065-1066/janvier-février 2018.**

Dans ce nouveau recueil paru aux Carnets du dessert de Lune, Cécile Guivarch continue de fouiller la matière autobiographique. S'en dégage la figure d'un grand-père absent. Fuyant la guerre d'Espagne, il quitta pays et famille pour trouver refuge à Cuba, abandonnant mère, femme et enfant à naître. Il ne revint jamais.

Le texte s'organise en plusieurs voix : celle, en prose, d'une fillette de neuf ans. Registre des petits déjeuners à confiture, des étés, des vacances en Espagne, de l'accent maternel, de la cuisine grand-maternelle. C'est le bonheur d'une double langue. L'enfant née en France retrouve, le temps des vacances, l'espagnol de ses ancêtres. C'est aussi à cet âge qu'elle apprend que celui qu'elle croyait être son grand-père ne l'est pas. La douleur est là, mais l'exil cubain s'exprime en inventions et rêves d'îles à Robinson, accompagné peut-être d'un Vendredi.

La deuxième voix est celle de l'adulte. Elle s'adresse à l'inconnu, au disparu. Appelle. Questionne. Exprime le manque. Constate l'impossibilité de rejoindre celui qui fut son grand-père. « Je suis ta petite-fille aux questions ».

Placée en haut de la page et en italique, la voix plus spécifique de la poésie dépasse le champ de l'intime pour atteindre le cœur de la douleur, celle que chacun peut entendre, comprendre et partager. « Quel monde porter en soi/quand tout est dépaycé ». « Comment savoir ce qui nous poursuit/et pèse autant ». Ces poèmes se concluent par un très beau fragment de *Tard, bien tard dans la nuit*, de Yannis Ritsos, qui fait écho à la voix de Cécile Guivarch : « comment se peut-il qu'on s'habitue à tant de séparations ? »

*Sans abuelo Petite* est l'histoire d'un double abandon : celui d'un pays, l'Espagne, et donc d'une langue ; celui d'un homme, et donc d'un morceau de généalogie, et de mémoire. « Cette mémoire ombilicale en forme de laisse », selon les mots de Françoise Ascal. Cécile Guivarch questionne la filiation, les fondations, nos attachements et ce que c'est que vivre dans une terre, dans une langue qui ne fut pas celle des ancêtres. « D'ici ou de là nous sommes tout aussi bien ».

© **Frédérique Germanaud in Atelier du Passage**

On peut parler d'écriture romanesque pour *sans abuelo petite*. On entre dans des vies réelles : celle de l'auteure, de son grand-père (abuelo en espagnol), de sa mère, de sa grand-mère. On est sans doute dans la poésie (Cécile Guivarch a fondé et co-anime [le site Terre à Ciel](#), consacré à la poésie contemporaine, on est aussi d'une certaine manière dans le roman. Mais d'une manière très originale, qui joue sur plusieurs registres de langue.

Le titre nous plonge d'emblée dans l'univers de Cécile Guivarch, *petite* fait référence aux choses de l'enfance, c'est « la petite Cécile », évoquée dans un autre ouvrage : *La petite qu'ils disaient*. *Abuelo* nous renvoie directement à la langue espagnole, langue maternelle de Cécile Guivarch, le grand-père au thème récurrent chez elle de l'héritage humain, de la filiation, du monde des ancêtres et de leurs vies. Cet *abuelo* « c'est un grand-père inconnu puisque le grand-père qu'elle a toujours connu n'est pas son grand-père. Le vrai c'était un autre, exilé, qui n'est jamais revenu », nous explique Luce Guilbaud dans la préface. Tout un champ de correspondances s'ouvre ainsi avec le reste de son œuvre.

Le livre se construit à partir de trois zones d'écriture, ayant chacune ses caractéristiques propres :

- sur la page de gauche, en haut, en italique, un texte court, en vers libres, en français ou en espagnol
- sur la page de gauche, en bas, en romain, un texte court en vers libres (ce motif est parfois utilisé aussi dans les pages de droite, notamment dans les dernières pages)
- sur la page de droite, un texte en prose, en romain, occupant à peu près la moitié supérieure de la page

Les blancs jouent un rôle important, comme des aplats de couleur dans un tableau : entre les deux zones de texte des pages de gauche et dans la moitié inférieure des pages de droite. Le rendu visuel de

cette écriture fragmentaire ainsi que la couverture du livre illustrée par Jérôme Pergolesi, font de ce livre un objet plastique.

Les parties en italiques ont la densité et l'immédiateté des haïkus, tel celui-ci (page 34) :

*Tu ne sais pas l'odeur des fleurs de mon jardin  
ni la couleur de l'océan d'ici  
j'ai poussé sans prendre racine*

Il y a une efficacité dans l'expression, entre resserrement et dégageant. L'idée est concentrée à l'intérieur du peu de mots qui la lient, la retiennent, et en même temps quelque chose de puissant se dégage, de l'ordre de la liberté et de l'insaisissable, ainsi l'incipit : *Tu es partie avec la malle faite à la hâte/Ne la quitte pas, la main dans la tienne glisse déjà.*

Les parties en prose sont peut-être celles qui se démarquent le plus, celles qui passionnent et excitent le plus, de par leur vigueur et leur pouvoir d'évocation. Une scène en particulier revient de manière entêtante, c'est celle du petit-déjeuner, avec de légères variantes d'introduction : *J'ai neuf ans. Dix peut-être. Devant le petit-déjeuner. Tartines-Pain-Beurre-Chocolat* (page 15) ; *J'ai neuf ans. Dix peut-être. Devant le petit-déjeuner. C'est comme ça.* (page 35) ; *J'ai neuf ans et je me demande comment on peut vivre avec une branche en moins dans son arbre.* (page 43) ; *J'écris ce début depuis mes neuf ans mais il me glissait entre les doigts* (page 49) ; *Ce matin de mes neuf ans.* (page 53). Le début est à chaque fois presque identique, puis le corps du texte prend son autonomie, sa spécificité, pour dire quelque chose de neuf (neuf ans !). Ce sont comme ça que les souvenirs arrivent, c'est la réalité de la mémoire qui n'est pas forcément chronologique, une tentative de reconstruction par petits bouts, et par effet de rythme et d'accumulation. Les gestes quotidiens ont une importance particulière, ils deviennent, passés par la mémoire, des rituels. Le quotidien devient sacré, un sacré immanent, simple, dépouillé de toute référence transcendante, surtout à travers la nourriture qui est nourriture essentielle : les œufs sur le plat, le pain, le lait et la confiture. Les jeux participent également de ces rituels.

La langue évoquée, celle d'origine, celle des souvenirs, est la langue orale, marquée entre autres par l'anaphore *Elle dit*. C'est une passation qui se fait par l'oral, par les gestes et par la parole. Pas d'écrit ici. C'est à Cécile Guivarch que reviendra la tâche d'écrire. C'est elle qui va témoigner par l'écrit, c'est son travail de poète, c'est toute cette réappropriation qu'elle nous donne ici.

© Pierre Lévis in <https://www.sitaudis.fr/Parutions/sans-abuelo-petite-de-cecile-guivarch.php>

Cécile Guivarch travaille la terre de mémoire : elle laisse ses mots simples la féconder pour transmettre les souvenirs de la lignée. Quelque chose est semé, qu'on laisse devenir, comme la tige de graminée de Jérôme Pergolesi qui court sur la couverture. Alors il faut plonger dans le récit éclaté et lacunaire de l'histoire d'Abuelo, ou plutôt des bribes que la narratrice/poète a pu retrouver ou deviner. Ce récit est celui d'un secret de famille longtemps bien gardé. Cécile Guivarch « chante dans son arbre généalogique », comme le recommande Cocteau en épigraphe. Il s'agit ici de la lignée matrilinéaire et le secret est d'abord celui de la grand-mère espagnole, dont le compagnon la laissa, enceinte, pour fuir l'Espagne de Franco et les « grands cimetières sous la lune » si bien dénoncés par Georges Bernanos, et se réfugier à Cuba. « Abuelo » (« grand-père » en espagnol), c'est le père devenu secret de la mère. « Grand-père », c'est l'homme épousé par la grand-mère, celui qui prenait la main de la narratrice enfant et que la révélation fait tomber de l'arbre généalogique. Quant au héros absent, on ne saura presque rien de lui : homme coupé des siens par un passé composé qui scelle son destin, « [t]u es parti avec la malle faite à la hâte. »

Déjà, l'adresse, l'appel, pour que le texte soit celui de sa présence restituée.

La suite, au présent, instaure un dialogue avec l'enfant, un monologue plutôt : une voix le cherche avec les mots simples de celle qui prend précaution pour protéger à rebours celui qui est parti : « Les lunettes tombent sur ton nez. Où est ton chapeau ? » Inversées, les relations se tissent autour de ce que l'on suppose, ce que l'on aurait voulu. Les « centaines de lettres » envoyées à la grand-mère, que sont-elles devenues ?

Un secret révélé, ce départ, se double d'interventions en italique, une petite voix murmurée, en haut de page, la langue espagnole s'y glisse naturellement comme on retrouve un refrain d'enfance, la mélodie d'une langue, celle du grand-père qu'on n'a pas oublié. La narratrice imagine les gestes lors du départ (les regrets), elle épouse la conscience de ce passé qu'elle invente grâce à des bribes auxquelles elles donnent une forme. Elles auront visage de poèmes courts, six ou sept vers le plus souvent, précédés de trois autres, en haut à droite, en italique. Oscillation entre les mots, groupes nominaux juxtaposés, et les phrases qui développent l'histoire d'une petite fille qui (sans le savoir) a grandi sans, avec un trou dans son histoire.

Des phrases s'achèvent sans que l'on sache le fin mot. Grand-père, ombre, trop loin, il faut bien supposer puisqu'en s'éloignant la voix qui portait les mots s'est tue. Redevenue enfant, la narratrice se souvient dans sa langue d'enfant des détails du passé :

« J'ai neuf ans. Dix peut-être. Devant le petit-déjeuner.

Tartines-pain-beurre-confiture. Fraise et moi petite. »

Le lexique simple, la juxtaposition nominale, met sur le devant les sensations ou les images fortes qui posent un décor pour la parole : celle-ci vient au quotidien dans les jours de l'enfant, par les récits de la mère, « les histoires de son enfance », par ceux de la grand-mère. L'enfant les place dans sa mémoire. Enfant qui « écoute », en attendant de transmettre à son tour :

« N'en perds pas une miette de petite fille. »

Cette conscience qu'il faut engranger s'accompagne de notations concrètes, comme s'il fallait pour se souvenir l'odeur, la présence, une matérialité. Pour garder trace, tout a une place, le goût de la fraise et son souvenir assureront un ancrage solide. La page narrative en prose le porte et le déporte vers l'avenir. Cela se mêle aux jeux d'enfant, à l'innocence du présent des jeux, « [p]oupées en épis. Colliers de fleurs. ». On pressent que celle qui joue si bien n'oubliera pas : elle fut petite, sa mère le fut comme sa grand-mère, entre ces femmes la parole dite courra comme « [c]ourses d'escargots ou de libellules ». Pages de gauche, en vers, les menus riens défaits de l'histoire partielle du grand-père, à droite les lignes s'allongent en prose et la parole des femmes (de l'enfant même) livrent les paroles, avec l'accent parfois qui allonge les syllabes leur donnant un autre goût en bouche :

« Ma mère ne prononce pas tous les mots comme les autres mamans. »

Cela aussi entre dans le puzzle, dans l'histoire que la narratrice capte enfant comme elle la dit, adulte. Espagnol ou galicien (« castellano » ou « gallego », les deux déjà se mêlent), français, les langues se chevauchent, se parlent avec un accent toujours étranger qui étonne les autres enfants de la petite école normande.

Les pages de gauche, plus allusives, se font parfois oniriques : « [t]u es un oiseau sur une île ». Celui qui est parti devient un être à part que le quotidien n'ancre pas, on le rêve, on l'éloigne ou on le rapproche avec les mots. La langue au cœur des livres de Cécile est l'île contenue dans son prénom, on ne l'utilise pas, on l'observe. On sait que la langue « maternelle » de l'enfant, le français, est en réalité la langue paternelle. On reste sur un fil tendu entre deux terres également constitutives de soi. Entre ces langues s'est glissé le secret du grand-père parti, qu'a-t-il emporté (une langue tue ?) ? La frontière entre Espagne et France éloigne les cousins, la lignée les rapproche et la langue balance entre les deux :

« Nous les avons toutes en nous mais n'en parlons qu'une seule. »

Ce sont les adverbes qui portent la déchirure et la trace de ce qui est divisé : ici / là-bas. Ces adverbes peuvent désigner des lieux différents, là-bas : en Espagne ? Mais quand la mère voudrait fuir le ciel gris de Normandie, « là-bas », le « sud », c'est le sud de la France. La petite fille apprend à réévaluer les distances, l'extérieur qui est dedans (les frontières) autant qu'ailleurs. L'enfant revenue dans le texte l'exprime par l'interrogation constante (« Je suis ta petite fille aux questions. ») Une petite voix intérieure éprouve, apprécie les distances pour montrer que le temps comme les lieux n'ont de référents qu'affectifs et qu'ils peuvent nous encombrer puisque nous sommes de plusieurs lieux comme de plusieurs langues.

Tout cela trace un destin qui puise dans un lieu multiple l'unique appartenance familiale. Or le grand-père, dans l'exil, occupe un lieu autre qu'on ne peut décrire, l'absent vit sur une terre inconnue mais nommée, Cuba, en même temps que le secret est dévoilé : « Mon abuelo n'est pas mon grand-père. C'est un autre. » Alors déferlent les hypothèses sur sa manière de vivre : « il vit tout nu. En peau de bête. En maillot de bain. » L'île qu'il ne peut quitter, puisqu'il ne revient pas, c'est une île-prison, c'est la plus fameuse des îles, celle de Robinson Crusoé. Les groupes nominaux défilent au rythme de l'imagination de l'enfant qui réinvente l'histoire, comble les failles.

Face à face, deux personnes, sur la page paire, le grand-père, l'enfant sur la page impaire et tout le peuple du passé qui a fait le présent. Ce sont des racines, un arbre, l'affirmation d'une identité par l'exploration légère du secret levé. « [T]oujours neuf ans », la narratrice, car elle tient des bribes qu'elle assemble, « [u]n détail après l'autre ». Le retour n'aura pas lieu, il manque une branche à l'arbre porté par l'enfant.

© Isabelle Lévesque in

[http://terresdefemmes.blogs.com/mon\\_weblog/2017/10/cécile-guivarch-sans-abuelo-petite-par-isabelle-lévesque.html](http://terresdefemmes.blogs.com/mon_weblog/2017/10/cécile-guivarch-sans-abuelo-petite-par-isabelle-lévesque.html)

La guerre, l'exil, des existences sacrifiées et la vie qui continue par-delà les frontières, par la force de la mémoire : un joli texte poétique, écrit tout en finesse par Cécile Guivarch, auteure franco-espagnole habitant à Nantes. Lecture de Carole Pujade.

“Un mot est coincé dans la gorge.” Serait-il si difficile à prononcer ? Ou bien est-ce cette émotion qui, tellement palpable, ne peut se dire ? “Vous ne pouviez parler qu'à demi-mots. Quelle allure ont les mots coupés en deux ?” s'interroge la petite fille entre deux tartines. Pourquoi se sent-on “mouton à trois pattes” lorsqu'un membre de votre famille vous manque, un grand-père par exemple ? Et pourquoi les autres cherchent-ils toujours un signe pour savoir d'où l'on est ? “J'ai poussé sans prendre racine”, affirme-t-elle.

Rien d'abstrait dans les guerres et les exils. Ils laissent des traces. Ils sont autant de parcours d'hommes et de femmes marqués à jamais. “Ton histoire se cramponne à mes épaules. Te tengo en mi cuerpo como un pedazo de ti”, dit-elle encore – “Je t'ai dans mon corps comme un morceau de toi”. Et pourtant malgré les guerres, les révolutions, les morts et le sang, la vie triomphe. Les enfants grandissent. Les générations se racontent.

Écrit à plusieurs voix, petits morceaux de prose disséminés au fil des pages et entrecoupés d'espaces de respiration, le texte de Cécile Guivarch fait revivre toute une histoire, celle d'un grand père parti en exil, celle d'une mère et de sa fille guidés en France par le destin. France, Espagne, ou mieux Galice, est-on d'ici, d'ailleurs, ou de nulle part lorsque ses racines sont étrangères. Les mots se mélangent. Ils viennent dans le désordre, sont de lourds apprentissages, pour gommer à tort ou à raison ses origines. Restent les échanges en famille autour du petit-déjeuner : “tartines – pain beurre et confiture – Fraise et moi petite”. Chacun s'y retrouve sans peine : les vieilles photos parlent enfin et l'imagination perd ses moyens : comment croire en effet que sa grand-mère comme sa maman ont eu ce visage d'enfant : elles ont été petites, elles aussi !

© **Claire Pujade** in <https://www.mobilis-paysdelaloire.fr/magazine/livres/sans-abuelo-petite-de-cecile-guivarch>

« Abuelo » souvenirs d'enfance de celui qu'elle n'a pas connu, de celui qui est un jour parti pour cette île au nom paradisiaque mais pourtant loin d'être un paradis, Cuba. Abuelo ce grand père inconnu, l'exil volontaire de ceux qui n'ont plus rien à perdre, de ceux qui cherchent fortune ailleurs en espérant revenir aux pays couverts d'or et d'argent, d'amour et de fortune. Abuelo, « tu me coules dans le corps avant même ma naissance »...

« Tu es parti avec la malle faite à la hâte.

Ne la quitte pas, la main dans la tienne glisse déjà.

Les lunettes tombent sur ton nez. Où est ton chapeau ?

Tu laisses pendre ta veste. La sueur coule sous les bras.

Le soleil dégouline et trouble tes yeux de rivières.

Tu n'y vois rien de ce pays.

Tu es encore chez toi. Tu ne le sais pas. »

Les rives de la Galice, ce bout de pays d'où sont partis les exilés de la guerre ou l'après guerre d'Espagne, ceux qui ont combattu Franco et son armée de polichinelles aux dents acérées, qui ont fui vers des destinations frontalières ou autres. La Galice, ce territoire qui sonne comme cette coupe aux odeurs de vin, ces visages parfumant les souvenirs d'enfance, les regards des rivières et des bateaux, une terre arpentée.

La Retirada.

Abuelo..., « nous t'attendons de pierre et de terre ». Le corps se courbe sous le poids de la valise lourde d'un cœur brisé par ton absence, ton exil, ton départ pour un autre monde, une île inconnue au doux nom d'une danse jamaïcaine, Cuba.

Tu es parti. Loin. Loin de moi. Loin de Cécile. La petite.

Tu ne le sais pas encore mais cette absence sera la marque d'un deuil qui ne se fera pas.

« Les vagues ont tout pris. »

Abuelo, « J'ai neuf. Dix ans peut-être. » Tous les matins, je déjeune de tartines-pain-beurre-confiture de préférence à la fraise. Tous les matins, j'inonde ma mère de questions et cela depuis dix, quinze, vingt, trente ans. Qui es-tu Abuelo ? Où es-tu ? Quelle est mon histoire familiale, celle de ma mère, celle de ma grand-mère, celle d'un pays dont je ne maîtrise qu'en partie la langue et les codes ? J'écoute les réponses données, je grignote chaque mot et n'en laisse aucune miette. Chaque parole m'aide à comprendre ce manque, ce blanc, cet accent que j'entends chanter dans mes oreilles.

Poupée de maïs, poupées d'exil.

Petite je le suis toujours.

Petite je le suis encore.

Tu es ce manque, ce trou, ce diminutif que je dis à celui qui t'a remplacé mais qui n'est pas mon grand père. Toi tu es parti loin, trop loin en laissant derrière toi le ventre arrondi de ta femme, le bruit des bottes et des armes. Tu n'as pas fui mais tu es parti. Certainement qu'il le fallait. Je ne juge pas.

« Tel un oiseau auquel on a coupé les ailes  
tu ne sais pas comment mettre les bras. »

Depuis mon enfance, j'entends parler galicien. Pourtant « En France, tu parles français. ». Ainsi cela est fait, dit.

Ma scolarité se fait loin de toi, Abuelo, loin de la Galice, loin des terres de souvenirs que je ne connais pas, que ma mère ne peut me raconter, loin de mes/nos racines.

La Normandie. D'autres falaises, d'autres rochers, d'autres plages mais sans les odeurs des oliviers. « Ma langue n'est pas celle de ma mère. Ma langue n'est pas maternelle. Ma langue est paternelle. » Les mots d'ailleurs se disent à la hâte, soufflés dans le silence. Ils se murmurent, s'interdisent de passer le seuil de ma bouche. « J'apprends l'espagnol et le galicien en jouant ».

Fragments d'instant.

Passage de l'enfance vers l'adolescence.

Le manque, une frontière invisible, mélange de sable et de vent, de paroles entremêlées lourdes et légères, d'odeurs d'eucalyptus, de champs de maïs et d'océan. Les sens en éveil. « Nous ne vivons pas sur la même bande de terre. Mais nous sommes de la même lignée. » Etre française. Devenir espagnole, penser espagnol, dire espagnol. Remuer ses veines, sentir affluer mon sang nourri par le cordon ombilical. La langue venue de mes ancêtres, portée en moi depuis longtemps. « Pourtant je suis étrangère ».

« Tu trébuches et tu n'as plus de semelles. »

Toi comme moi nous sommes d'ici et d'ailleurs. « On pourrait se sentir chez soi mais nous ne le sommes pas ». On nous fixe quelque part. D'où venons-nous ? Mon pays est-il celui de ma mère, du tien Abuelo ou celui de mon père, celui où je suis née. « Est-ce que je viens de là où je vis ? » Ne sommes nous pas de partout, d'ici et de là-bas, de Galice et de Normandie, d'Espagne et de Cuba ?

« Tartines, pain-beurre-confiture. Fraise et moi petite. »

Cécile Guivarch a écrit un récit-recueil qui retrace son parcours d'exilée, de réfugiée, de ces énigmes familiaux qu'on transporte comme des bagages insondables. Les questions sur la langue, sur la mémoire familiale, sur ces frontières qui existent mais qui demeurent invisibles, sur ces pans que l'on raconte mais qui restent des mystères ou des fables, sur ce grand père qu'elle n'a jamais connu, qui est parti à Cuba et n'en est jamais revenu.

Elle décrit l'absent, la perte, le deuil qui ne se fait pas, les époques qui passent, troublées par les souvenirs d'une Galice à l'accent chantant. Elle écrit une histoire, celle de sa mère, de son mystère et des souvenirs inventés.

Les poèmes courent de pages en pages, les mots se forment, la langue devient vivante. Cécile en fait son champ. Les mots remplacent le maïs. La récolte vient. Elle imagine la détresse, la peur, la misère d'un grand père, lui donne chair, odeur, langue. La détresse se fend et la vie vient. Les enfants comme la poésie sont les lumières qui empêchent les souvenirs cuisants de remonter, l'impuissance de prendre pas sur la mélancolie.

Cécile Guivarch nous parle d'exil, de langue, des difficultés liées à la double nationalité, à savoir où se placer, reconnaître ses racines, les accepter. Elle fait revivre les absents, leur donne chair et âme. Tendresse et douceur, sans cri ni révolte. Elle témoigne avec ses mots, accepte sa différence, accepte cette mémoire intérieure qui ne peut se partager avec un collectif national, accepte ses frontières, les accents, les pertes, les vibrations et sensations, l'espoir encore et toujours.

Tartines, pain-beurre-confiture. Fraise et moi petite.

« D'ici ou de là nous sommes tout aussi bien. Nous prenons racine, nous sommes des graines. Nous sommes des fleurs. »

Et relire le magnifique texte, genèse de ce recueil poétique, partagé lors d'un été jaune carré.

© **Sabine Faulmeyer in Le Petit Carré jaune.**

Cécile Guivarch remonte son passé et ses origines sans relâche. Sa double appartenance à la fois française et espagnole ne cesse de l'interroger. Elle s'attache au travail délicat de la transmission, ainsi se met-elle en scène avec sa mère quand elle a neuf-dix ans et repasse-t-elle les souvenirs précis ancrés dans cette enfance où l'on apprend et recueille. Il y a tout ce qui rapproche, unit, fédère, rejoint comme l'enfant qui résulte de deux parents différents, mais aussi ce qui sépare, écarte et distingue comme la langue avant tout, et les coutumes et les traditions et les habitudes. À cause de la frontière. Et ce n'est plus la même langue. Même les arbres parlent la leur. Comme pour matérialiser cette différence, les poèmes sur la page de gauche répondent aux proses sur la page de droite. Il y a ici et là-

bas, ici et ailleurs. Ton histoire se cramponne à mes épaules. En secouant les branches de l'arbre généalogique, Cécile Guivarch découvre que celui qu'elle pensait être son grand-père ne l'est pas et qu'il a émigré à Cuba. Reviennent aussi les ombres de la guerre civile, si inquiétantes et meurtrières. Ce sont tous nos morts, on les oublie un peu vite / Ils reviennent mourir de nouveau. La mémoire est compacte et présente, alors que les racines plongent filandreuses dans le temps. Toujours cette pelote à tirer par un fil si fin qu'il peut craquer à tout moment, Cécile Guivarch renoue ce lien avec son encre et incarne à travers le destin de sa famille le chemin de toute humanité.

© **Jacques Morin in Décharge**

Cécile Guivarch « la petite fille aux questions » pour reprendre l'épithète homérique qui ouvre la préface de Luce Guilbaud, n'est pas femme « aux mille ruses », mais elle a tout même l'art de nous amener avec elle dans son cheminement...

Ou plutôt de nous mener par le bout des mots... Cet ouvrage est multiple, on pourrait presque dire en trois parties sur une trame historique presque documentaire. Cécile Guivarch donne la parole aux siens à ceux qui l'ont construite qui lui ont permis « d'être » ! Même si cette « construction » se frotte à la souffrance des autres :

« Chaque fois que ma mère parle au petit-déjeuner je suis en Espagne.

Ma mère parle toujours de là-bas. Et quand elle est là-bas elle parle d'ici en disant là-bas ». « Ici il pleut ».

Pudeur de la mère ? Pudeur de l'enfant ? Il y a du chagrin dans cette pluie-là !

Mais aux paroles de la mère, celles de l'enfant en écho : l'Abuelo invisible entend tout cela... certainement.

Je ne connais pas ton visage

Dans mon enfance, ce n'est pas toi.

C'est un autre qui ne me prend pas la main.

Tu tends les bras ils vont se décrocher.

Jamais tu ne pourras m'embrasser.

Seulement t'asseoir face à l'océan .

Où rien ne me dessine.

Seulement les vagues.

À ces paroles multipliées s'ajoute une voix presque timide, en italique au sommet de chaque page comme un petit chapeau...

Écrire avec ce que nous sommes devenus

hier ce n'est pas vraiment hier

c'est encore aujourd'hui

Ainsi « la petite fille aux questions » est devenue femme et ce questionnement particulier sur l'origine, les déraillements du temps, les séparations et les mensonges ne peuvent que nous toucher.

Cette recherche est universelle et dans cette écriture résolument sans effet on fait aussi le tour de... notre histoire.

© **Clara Regy in <https://www.terreaciel.net/Les-petites-notes-de-Clara-Regy#.WWpFijPpNSx>**

« Mon grand-père n'est pas mon grand-père. Le vrai je ne le connais pas. N'est jamais revenu. Ne reviendra jamais. Enfermé sur une île. » Le grand-père – l'abuelo du titre – a fui l'Espagne après la Guerre Civile et Cécile Guivarch l'apprend quand elle a neuf ans. Elle pose alors des questions. A sa mère, mais aussi à l'Histoire et à elle-même depuis. Voilà qui vous ancre dans une enfance et dans l'exil. L'épisode est fondateur. « Le voilà qui me revient aujourd'hui. J'ai toujours neuf ans. Ma Maman a un peu vieilli. Mers enfants ne me croient pas mais j'ai neuf ans. »

Voilà qui vous "encre" aussi. Poème sur une page, proses en regard pour rapporter des anecdotes avec la vision faussement naïve d'une gamine. Se tisse ainsi, d'une écriture l'autre, une mémoire familiale – celle que Cécile Guivarch explore livre après livre - avec toujours autant de finesse et de pudeur. « Elle écrit l'invention du souvenir », comme le formule Luce Guilbaud dans sa préface. Deux pays, deux langues. Ici et « là-bas ». Une barrière de langue plus qu'une frontière les sépare. La petite fille se cherche dans cette double culture et ces accents qui ne coïncident jamais vraiment. « C'est à travers la langue, les langues partagées que Cécile pose la question des différences, des difficultés à se situer dans un lieu, une origine », note encore la préfacière. Les petites histoires finissent par rejoindre la grande. « Nous sommes le monde. » Cécile Guivarch nous le rappelle à sa façon, en ces temps de migrations douloureuses, avec une force et une délicatesse qui ont valu à son écriture, et à l'ensemble de son œuvre d'être distingués par le prix Yves Cosson. Tout à fait mérité.

© **Michel Baglin in Textures**

Sur le thème des origines (espagnoles), de la famille au sens strict (père, mère, grands-parents), Cécile Guivarch, depuis 2006, propose une quinzaine d'ouvrages sensibles, personnels.

« Vous êtes mes aïeux », « Renée, en elle », déjà, remuaient au meilleur sens poétique, toutes ces matières dont nous sommes redevables, ce terreau de langue et de fibres, dont nous serons porteurs à jamais.

Aussi, le nouvel opus « Sans Abuelo Petite » ancre encore plus profond le repérage des traces en soi des proches, que la présence et/ou l'absence, que l'exil, que les frontières ont inscrites irrémédiablement.

Petite, c'est Cécile, neuf ans, qui apprend que l'abuelo (grand-père en espagnol – avo en galicien) qu'elle a n'est pas le vrai, que le vrai a quitté femme et Espagne pour Cuba.

La poète consigne ainsi, autour de la figure absente, toute une recherche où « chacun cherche des signes », de son passage, de son passé, de ses origines.

Le temps – distendu – de neuf à aujourd'hui – quarante, prélève au passé nombre de « révélateurs » : la langue (« l'autre langue, dit-elle, est la plus ancienne. Elle remue dans les veines depuis longtemps avant la naissance ») ; la frontière (qu'il faut passer, « montagne qui nous monte sur la langue ») ; la mère (« les mères/ ont leurs enfants/ au fond du cœur »)...

Le secret, longuement gardé, s'est un jour révélé : alors, l'enfant a pensé très fort à l'île de l'exil, à ses charmes, à ce que l'abuelo parti, exilé a pu connaître, et que sa plume ne peut qu'imaginer.

Entre deux chaises, entre deux pays, « quel monde porter en soi/ quand tout est dépaysé » ?

Aussi, il importe de conserver intactes toutes les traces qui « font courir les racines » et instillent en cette poésie une force d'authenticité, sauvegardée encore par la sobriété des formes et la transparence d'images d'enfance.

Un très beau livre.

D'intime mémoire.

Qui parle à toutes et tous.

© **Philippe Leuckx**

Cécile Guivarch entre en dialogue avec un grand-père espagnol qu'elle n'a pas connu. Celui-ci ayant fui l'Espagne franquiste pour Cuba. C'est un autre homme qu'on lui présente à la place comme son grand-père : Je ne connais pas ton visage. / Dans mon enfance, ce n'est pas toi. / C'est un autre qui ne me prend pas la main. Elle entre en dialogue aussi avec l'enfant qu'elle a été, sondant les failles de l'arbre généalogique : J'ai neuf ans je me demande comment on peut vivre avec une branche en moins dans son arbre. J'ai l'impression d'être un mouton sur trois pattes.

Des fragments de poésie ( dont certains en espagnol pour donner voix au grand-père absent ou lui parler ) alternent avec des extraits de prose simple dans lesquels l'auteur restitue son enfance de fille d'immigrée et l'atmosphère d'un édifice familial recomposé après le départ du grand-père sur son île, auquel l'enfant prête une vie de Robinson fantasmée...

Souvenirs d'enfance prosaïque et de retours l'été au village en Galice, échos de la petite histoire et de la grande qui lacère la terre de charniers et laisse planer l'absence de ceux qui ont échangé la mort contre l'exil. Nous sommes tous chargés de nos petites histoires. Elles finissent par rejoindre la grande. Nous sommes le monde.

A travers une histoire personnelle, l'auteur pose des questions universelles, qu'est-ce qui fait qu'on appartient à un lieu, à un pays, à une famille, à une langue ( ou pas ) ? Et signe un livre sensible.

© **Nicolas Rouzet**

J'aurai toujours neuf ans

« Cécile Guivarch,..., sonde encore une fois la mémoire familiale. Entre les questions sur sa langue, ses langues, elle évoque un secret de famille... » Dans un court recueil de poésie constitué d'une partie en vers, en général sur la page de gauche, et d'une partie en prose, en regard sur la page de droite, elle évoque l'histoire de sa famille, l'histoire tue à jamais, l'histoire qui lui colle aux doigts depuis l'âge de neuf ans, l'histoire qu'elle réussit enfin à mettre en poésie. « J'écris ce début depuis mes neuf ans mais il me glissait des doigts. Le voilà qui me revient aujourd'hui. J'ai toujours neuf ans. Ma Maman a un peu vieilli. Mers enfants ne me croient pas mais j'ai neuf ans. »

En vers, elle raconte le grand-père, celui qu'elle n'a pas connu, celui qui a fui vers une île participer à une autre révolution après l'échec de sa guerre en Espagne.

« La rivière a emporté les lettres. Elles ont nagé en suivant ton bateau. Tu as fui sans vraiment fuir. »



En prose, elle évoque le pays où elle vit, le pays dont sa mère a difficilement apprivoisé la langue, où sa grand-mère n'a jamais oublié le grand-père exilé. « Mon grand-père n'est pas mon grand-père. Le vrai je ne le connais pas. N'est jamais revenu. Ne reviendra jamais. Enfermé sur une île. »

Elle raconte le pays où elle vit, le pays qu'elle a quitté, où elle semble retourner pour les vacances, le mélange des langues : « Mes cousins parlent galicien. Je leur réponds en français. En espagnol. Une barrière de langue. Nous ne vivons pas sur la même bande de terre. Mais nous sommes de la même lignée », sa double culture, ses racines mélangées et pas forcément bien connues, son appartenance à plusieurs nations et peut-être à aucune, seulement à une famille à géométrie complexe. « L'espagnol est langue de mes ancêtres, celle qui nourrit mon sang. Pourtant j'y suis étrangère. »

C'est une belle histoire personnelle mise en mots avec beaucoup de finesse et de talent, seul l'essentiel est dit est pourtant ce texte court peut inspirer une longue réflexion sur la famille, la nation, l'exil, l'intégration, la multiculturalité, ..., « La frontière est une ligne invisible. D'un côté la France de l'autre l'Espagne. Et ce n'est plus la même langue. »

C'est aussi, en filigrane, l'évocation de la guerre d'Espagne et de ses conséquences ravageuses, désastreuses pour de nombreuses familles. « Même les oiseaux se taisaient. Les uns, les bouches pleines de terre, disparaissaient dans de grandes fosses. Les autres ne pouvaient pas rester. »

Et surtout un très beau texte, très bien construit, qui dégage beaucoup d'émotion sous la plume de cette femme qui aura toujours neuf ans, l'âge auquel elle a appris que son grand-père chéri n'était pas le grand-père que sa grand-mère avait toujours aimé. « J'ai neuf ans je me demande comment on peut vivre avec une branche en moins dans son arbre. »

© Denis Billamboz In Critiques Libres